

MARCHÉ

FRANCK LUNDANGI, ARTISTE SOLITAIRE

La galerie Anne de Villepoix promeut le travail du peintre angolais en dépit de la frilosité des institutions françaises

ART CONTEMPORAIN

Paris. La nouvelle exposition d'Anne de Villepoix réunit un ensemble d'œuvres récentes de Franck Lundangi. Des sculptures en bois flotté, pigments et perles. Des pigments acryliques, aquarelles, encres et collages sur papier et toiles libres. Figures humaines masquées ou en prière, entourées de végétaux, de totems et bestiaires fantastiques : l'univers de Franck Lundangi (né en 1958, en Angola) comporte une dimension spirituelle, aux frontières du totémisme animisme et du naturalisme. Nourri d'un syncrétisme riche, de traditions africaines et autres fonds sacrés, il interroge une possible reconnexion perdue avec la nature. Telle une méditation, l'artiste fait œuvre en solitaire, lentement, dans le silence, aux bords de la Loire, fabriquant lui-même son papier, sensible à la texture et à l'intensité des encres et pigments. Pour sa galeriste Anne de Villepoix, cette exposition montre l'œuvre d'un artiste à qui « on a laissé le temps de grandir tranquillement et de se renouveler », son travail actuel a « mûri », a gagné « en intensité et délicatesse ».

Les prix affichés vont de 1 500 à 35 000 euros pour les plus grands formats et de 4 500 à 8 000 euros pour les sculptures. Des prix jugés « raisonnables » par la galeriste, « au

vu de son âge et de son parcours », l'artiste ayant participé depuis la fin des années 1990 à de nombreuses expositions nationales et internationales, comme la manifestation itinérante « Africa Remix » accueillie en 2005 au Centre Pompidou.

Absent dans les collections publiques

Malgré une reconnaissance à l'international, avec un soutien de fondations et de collectionneurs fidèles en Afrique et aux États-Unis, l'évolution de sa carrière est plus lente en France. Le public est réceptif mais l'artiste n'a pas encore été acheté par les institutions. Comme le déplore Anne de Villepoix, « il persiste en France une méconnaissance du travail et une difficulté à faire se déplacer les responsables des institutions ; par ailleurs, l'artiste vivant isolé et étant peu actif dans la construction d'un réseau, cela ne facilite pas une évolution rapide de carrière. » Une évolution qui prend plus « de temps », qui est plus « difficile », mais qui progresse. Confiant la galeriste continue de développer des liens avec les institutions susceptibles de mettre en avant cet œuvre, comme le Quai Branly ou le Centre Pompidou.

● AMÉLIE ADAMO

FRANCK LUNDANGI, MÉMOIRES, jusqu'au 30 mars, galerie Anne de Villepoix, 18, rue du Moulin Joly, 75011 Paris.



Gérard Gasiorowski, *On le disait paranoïaque (Autocritique du bouffon)*, 1974, acrylique et encre sur papier, 35 x 26 cm.
© Fabrice Gousset, Loeve&Co.

GASIOROWSKI ET MORLEY, DANS LE SENS DE LA MARCHÉ

La galerie Loeve&Co met scène la rencontre fructueuse des deux artistes fin 1974, un moment où ils changent radicalement de technique picturale

ART CONTEMPORAIN

Paris. D'un côté un Français, Gérard Gasiorowski (1930-1986), de l'autre un Anglais installé à New York, Malcolm Morley (1931-2018). Leur rencontre, *a priori* improbable, est loin d'être présente dans toutes les mémoires. Elle a pourtant bien eu lieu au moins une fois, entre novembre et décembre 1974, à l'initiative du critique, historien et écrivain Bernard Lamarche-Vadel qui était alors directeur artistique de la galerie Gerald Piltzer, où se tenait la première exposition de Morley à Paris. C'est ce moment que nous rappelle la galerie Loeve&Co, dont les directeurs aiment se pencher sur des pans mal connus, et aussi brefs furent-ils, de l'histoire de l'art, comme en témoigne cette exposition intitulée « Gérard Gasiorowski & Malcolm Morley - For Bernard with Love (1974) ».

Il s'agit également du titre d'une œuvre, ici accrochée, d'une technique mixte sur papier, que Morley a dédiée à Gasiorowski après que ce dernier lui a offert l'une des boîtes de la série des « Catastrophes » qu'il réalisait à l'époque. Elle évoquait un accident ferroviaire, matérialisé par un petit train en jouet enligné dans de la peinture. Morley évoquera par la suite cette œuvre dans plusieurs tableaux et dessins dont l'un (une mine de plomb sur papier daté de 1974), tel un vrai document, est également présenté à côté d'une autre « boîte » de Gasiorowski.

De l'hyperréalisme à une peinture plus rugueuse

Autour de ces clés de voûte de l'exposition, la vingtaine d'œuvres rassemblées rappelle un moment charnière pour les deux artistes qui les voit respectivement quitter leur période hyperréaliste qui a fait leur succès, mais qui les fait alors douter, et s'éloigner des images lisses, parfaitement peintes. Deux

étonnantes petites toiles de Gasiorowski de la série « Albertine disparue » figurent ainsi un portrait en noir et blanc qui disparaît progressivement dans des gris pâles et se voit rétréci par le cadre blanc de la toile vierge tout autour. Deux ans plus tard, une huile sur papier kraft le *Char* du même artiste représente le blindé de façon explosive et évoque ses chenilles avec les empreintes de celles, réelles, d'un jouet d'enfant.

Comme deux souris dans un bol de lait qui, en se débattant pour en sortir, transforment le lait en crème et regagnent le bord, Morley et Gasiorowski se dépatouillent avec la peinture, essaient de se dégager de l'impasse picturale dans laquelle ils se sentent enfermés, attaquent leur sujet bille en tête, le premier en froissant, maculant, déchirant l'image, et le second, dans son rôle de déclencheur du processus, en déclarant carrément « La guerre » (titre d'une série) à ce médium. À l'exemple de ce splendide autoportrait *On le disait paranoïaque (Autocritique du bouffon)* [voir ill.], animé d'une formidable rage et d'une incroyable densité.

Cet acrylique et encre sur papier daté de 1974 affiché au prix de 20 000 euros est l'œuvre la plus chère de l'exposition. Elle a été acquise aux enchères par la galeriste qui déclare : « Pour ce type de projets, nous agissons comme des détectives en essayant de rassembler des pièces à conviction. » Les autres œuvres proviennent de collections privées et notamment de la succession de Bernard Lamarche-Vadel ou de la collection de la galerie. Il y a aussi de plus petits prix – entre 2 800 et 3 000 euros – avec l'étude pour *Train Wreck* de Morley et des acryliques sur cartes postales de Gasiorowski.

● HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX

GÉRARD GASIOROWSKI & MALCOLM MORLEY – FOR BERNARD, WITH LOVE (1974), jusqu'au 30 mars, Galerie Loeve&Co, 15, rue des Beaux-Arts, 75006 Paris.



Franck Lundangi, *Ouvertures*, pigments acryliques et encre sur toile, 218 x 132 cm.
© Loïc Madec.